

LES DEUX MULETIERS (OU LE PARI)

G. Massignon - Contes Corses - 1955

Une fois, il y avait deux frères, qui étaient deux muletiers, deux muletiers qui vivaient « sur » (de) leurs mules : ils transportaient du sable, du gravier, enfin ce qu'ils trouvaient pour travailler.

Et un jour qu'ils marchaient (ils allaient de concert), ils n'avaient pas de travail, l'un dit à l'autre :

— Tu sais :

A chi travaglia, Dio onora

A ch(i) un travaglia va a malore

Qui travaille, honore Dieu

Qui ne travaille pas, va au malheur.

L'autre dit :

— Non, ce n'est pas comme ça !

A chi travaglia va a malore

A ch(i) un travaglia, Dio onora

Qui travaille, va au malheur

Qui ne travaille pas, honore Dieu.

— Non, non ! dit le premier, je te parie mes deux mules que c'est « qui travaille, honore Dieu, Qui ne travaille pas, va au malheur ! »

— Eh bien ! dit l'autre, le premier qui passe sur la route, nous allons le lui demander !

Au bout de quelques mètres, ils ont rencontré le diable, bien habillé, un chapeau melon ; il avait l'air d'un grand seigneur. Il leur dit :

— Qu'est-ce que vous avez tous les deux ?

L'un répond :

— Excusez-nous, nous voulons vous demander quelque chose. Faut-il dire : *A chi travaglia Dio onora, A ch(i) un travaglia va a malore ?*

Le Diable répond :

— Ah ! ce n'est pas comme ça ! Il faut dire :

« Qui travaille va au malheur, qui ne travaille pas, honore Dieu ».

L'autre muletier dit à son frère :

— Eh voilà ! maintenant tu as perdu tes deux mules !

(C'était le Diable, il ne pouvait pas dire autre chose !)

Le premier a donné ses deux mules à son frère, et il est parti, en se disant :

— Et mon frère a eu le courage de me laisser partir sans rien !

Alors, lui, poussé par le grand chagrin qu'il avait d'avoir perdu ses mules et perdu son travail, (il ne savait plus comment faire), *ha pigliadu*, il est parti, il n'est pas revenu à sa maison, le soir, et il était père de famille !

Biaghje... biaghje... la nuit venait ; et quand la nuit est venue, il a trouvé un grand hangar qui était plein de foin ; il s'est dit :

— Eh bien ! pour cette nuit, je vais loger là !

Et toujours sans manger ni boire, désespéré, il s'est enfoncé dans le foin. Quand il était là, il ne dormait ni ne veillait, il a entendu venir quatre fées. Les quatre

fées venaient là, tous les soirs, pour raconter leurs discours, ce qui se passait dans le monde. Elles se mettent là, toutes les quatre. L'une dit :

— Qu'est-ce que tu racontes, ce soir ?

Une autre répond :

— J'ai appris que la fille du roi se meurt, et que tous les médecins du royaume ne parviennent pas à la guérir.

Une autre dit :

— Moi, je sais qu'il y a sous l'escalier du roi une médecine : si on casse l'escalier, tu verras une source d'eau claire, remplis en une bouteille, prends une plume et frotte de la tête aux pieds, pour oindre, et la jeune fille est libérée de tout mal !

— *E cusi si more !* Et c'est ainsi qu'on meurt !

Les fées ont éclaté de rire, et puis elles sont parties.

Le muletier, quand il a entendu cela, s'est dit :

— C'est toi qui es libéré !... et peut-être même qu'on me rendra mes mules !

Alors, il s'est présenté au portail du palais du roi. Il a demandé :

— La fille du roi est malade ?

Le portier a dit : « oui ».

Et le muletier :

— Eh bien ! faites-moi entrer : je vais la guérir.

Le portier :

— Tous les professeurs, les médecins, ils ne l’ont pas guérie, et vous un muletier, vous voulez la guérir, la fille du roi !

— *Aïo ! andade !* Allons, laissez-moi entrer ! Je veux voir le roi.

Voyant qu’il insistait, et ne voulait pas s’en aller, on est allé chercher le roi. Le roi a dit :

— Qu’est-ce qu’il y a ?

On lui répond :

— C’est un muletier qui est à la porte, il veut entrer par force et assure qu’il va guérir votre fille.

Le roi dit :

— J’ai tout essayé, j’essaierai même le muletier !

Alors, il l’a fait entrer, et il lui a demandé :

— C’est vous qui prétendez guérir ma fille ?

L’autre répond :

— Oui ! appelez des hommes, et faites casser cet escalier ; et puis donnez-moi une bouteille.

On a cassé l’escalier et on a trouvé la source (ils ne savaient même pas qu’elle était là !) C’était une médecine : il en a rempli la bouteille, puis il a dit :

— Maintenant, allons dans la chambre de la jeune fille.

Elle était couchée, là, près de trépasser, comme morte.

Le muletier a commandé :

— Allez vous-en, tous, laissez-moi seul avec elle.

Il l'a déshabillée, puis l'a ointe, avec une plume, de la tête aux pieds. Quand la bouteille d'eau a été « sèche », la jeune fille s'est dressée sur le lit. Elle a crié :

— Papa ! Maman !

Et elle a dit qu'elle avait faim.

Quand ses parents ont vu qu'elle était assise sur le lit, maigre bien entendu, car elle avait été à la mort, et entendu qu'elle demandait à manger, ils sont presque devenus fous de joie.

Et elle a réclamé :

— Donnez-moi mon café, j'ai faim !

On lui a apporté tout de suite son café dans son lit, vous comprenez bien. Et puis elle s'est habillée, elle n'avait plus rien, et elle se sentait vraiment bien.

Ses parents se sont écriés :

— Cet homme-là, vraiment, c'est le Seigneur qui nous l'a envoyé. Ça, c'est un miracle.

Le roi dit au muletier :

— Maintenant, il faut vous récompenser ; ce que vous avez fait à ma fille, je ne l'oublierai jamais, même si je vivais mille ans.

Alors, le muletier a répondu :

— Donnez-moi deux mules, que je puisse faire vivre mes enfants, et ça me suffit.

Le roi a dit :

— Deux mules seulement ?

— Oui, pour que je puisse reprendre mon métier.

— Mais c'est trop peu !

— Mais si, deux mules, et ça me suffit.

Ils sont descendus voir les mules du palais du roi, et on lui a donné les mules les plus belles, une mule chargée d'argent et une mule chargée de pièces d'or. Le roi a dit :

— Si vous avez besoin de moi, la porte est ouverte nuit et jour.

(Quand on a besoin du roi, vous comprenez, hein !)

Alors, le lendemain, il est parti tout content et tout fier de ses mules et de ce qu'elles portaient. Il n'avait pas fait vingt mètres qu'il rencontre son frère, désespéré.

— Quel est ce désespoir que tu as ?

L'autre s'est écrié :

— Oh ! les belles mules que tu as maintenant, mon frère !

— Et toi, qu'est-ce que tu en as fait ?

— Oh ! elles se sont cassé le cou toutes les quatre. C'était sûrement le Diable que nous avons rencontré !

— Ça va bien !

Il lui demande :

— Tes mules sont chargées de quoi ?

Il lui dit :

— De pommes de terre !

— Et comment as-tu fait pour les avoir, ces mules ?

L'autre répond :

— Tu sais, il faut que tu ailles à tel endroit, tu verras un hangar, il faut que tu te caches dans le foin : il viendra quatre fées ; ne te montre pas, parce qu'elles te tueraient ! Elles racontent leurs histoires, tu écouteras ce qu'elles disent, tu choisiras ce qui te plaît, et tu feras comme moi ; je te le dis parce que tu es mon frère, autrement tu ne le mériterais pas !

Quant à lui, il rentre chez lui ; il a retrouvé sa femme et sa famille et les a contentées : il n'avait plus besoin de transporter du bois, parce qu'il avait de l'argent pour toute sa vie : vous avez compris, deux mules chargées d'or et d'argent ! Il a raconté ce qui lui était arrivé. Tout le monde était content.

Le frère, lui, est parti ; quand est venue la nuit, il a monté, monté, monté, et il est arrivé dans un endroit de la montagne où il y avait un hangar ; il s'enfonce dans le foin, lui aussi.

Mais les fées, elles, avaient su ce qui s'était passé, que la fille du roi avait guéri ; elles étaient enragées, elles faisaient l'écume par la bouche.

Quand il est entré là-dedans, l'une a dit :

— Je sens l'odeur du « bec » de l'homme.

La seconde a dit : je sens l'odeur du « bec » de l'homme !

Et toutes disaient :

— Je sens la présence de l'homme qui est ici.

— *Un sai nunda* ! Mais vous ne savez pas que la fille du roi est guérie : il devait y avoir un homme caché ici.

— Ah ! il faut le trouver à tout prix.

Fu faluru faluru faluru falu, elles farfouillent, elles farfouillent, elles farfouillent ; elles l'ont trouvé dans le foin.

— Ha, ha, nous t'avons trouvé, o merle, attends un peu !

Et toutes les quatre, bom, bom, bom, bom, bom, bom, elles commencent à le battre à coups de pied et à coups de poing : elles lui ont laissé à peine le souffle. Lui s'est traîné dehors à quatre pattes, il a mis une nuit entière pour rentrer chez lui, tout rompu.

Son frère arrive, quelques jours après, pour le voir, et le trouve tout rompu.

— Tu m'as envoyé dans un bel endroit ! A toi, elle ont fait ta fortune, et moi, on m'a presque tué ; je n'avais presque plus de souffle pour parler.

Alors, son frère a eu pitié, il lui a donné une partie de son argent pour qu'il puisse vivre, et puis il est retourné chez lui.

Fola foletta Fable, petite fable,

Dici a doja Dis la tienne

A mea è detta La mienne est dite.

Conté par M^{me} Pinasco, environ 55 ans, à Lupino (près de Bastia), en octobre 1955, enregistré en dialecte corse ; traduction intégrale.